P.P. 1000 Lausanne 9

Annoncer les rectifications d'adresse selon A1, n° 552

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 20.– au CCP 10–220 94–5

LA DISTINCTION 55

SOCIALE — POLITIQUE — LITTÉRAIRE
ARTISTIQUE — CULTURELLE — CULINAIRE

7 septembre 1996
paraît six fois par an
dixième année

« Strč prst skrz krk ! »

(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

(Annonce)

Le Poulpe
série policière collective

« L'idée, c'est de faire de la littérature populaire. Gabriel Lecouvreur, dit Le Poulpe, est un héros récurrent, qui est repris à chaque fois par un auteur différent. Il existe une charte que celui-ci doit respecter, et qui définit grossièrement les caractères physiques et historiques du personnage. Mais chaque auteur est libre de l'emmener vers ce qui l'intéresse, et même de changer ou d'interpréter certains de ses traits. Le deuxième principe, c'est que le héros est libertaire. C'est volontaire dans le sens où l'on veut s'opposer à toute cette littérature de gare du genre SAS, etc. La troisième principe est d'admettre très vite et le plus possible de jeunes auteurs, ou des gens qui n'ont jamais écrit de roman. » J.-B. Pouy

signature-discussion avec
Jean-Bernard Pouy, créateur de la série,
et Roger Dadoun, auteur de
Allah recherche l'autan perdu,

le samedi 21 septembre, de 14h00 à 16h00
à la librairie Basta !
Rue du Petit-Rocher 4, Lausanne-Chauderon

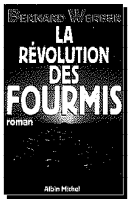
A cette occasion, *La Distinction* lance un
Concours de nouvelles policières
se déroulant en Suisse de nos jours (12'000 signes max.) Les
meilleures seront publiées par nos soins
et transmises aux éditions Baleine dans la perspective
d'un épisode du Poulpe en terre helvétique.
Les auteurs recevront des collections de la série.
Les textes sont à envoyer avant le 31 décembre 1996.
à l'Institut pour la Promotion de la Distinction, case postale 465, 1000 Lausannee 9

Faits de société

Curieux cas d'entêtement sur la Riviera lémanique

***24 Heures*, 24 juillet 1996**

Destruction d'un livre par son auteur



Bernard Werber
La Révolution des fourmis
Albin Michel, 1996, Frs 41.70

« Je suis un obsédé de la réécriture. J'écris plusieurs dizaines de versions de chacun de mes romans. Le seul danger, c'est celui de ne pas réécrire à chaque fois la totalité du texte et d'assembler les uns avec les autres des fragments écrits à des périodes différentes. On y perd l'unité du style. »
« Grâce à l'ordinateur, il n'y a plus de perte de temps entre la pensée et l'écriture. Le texte apparaît sur l'écran comme dans un rêve, en même temps qu'on le pense. J'écris en jet continu et je peux produire jusqu'à vingt pages en une heure. Bien sûr, si je n'avais pas d'ordinateur, je serais obligé de réfléchir plus à ce que j'écris. »
Plumes, le magazine de l'écriture, n° 11, juin 1996

LA DISTINCTION

Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction case postale 465 1000 Lausanne 9

Abonnement : Frs 20.– au CCP 10–22094–5

Prix au numéro:
Europe : 1.95 ECU
Suisse : 3.65 francs
France : 16.60 francs
Belgique : 87 francs

Collaborèrent à ce numéro:
Minna Bona
Jean-Frédéric Bonzon
Anne Bourquin Buchi
Théo Dufilo
Mad Mac
Gil Meyer
Jacques Mühlethaler
Claude Pahud
Marcelle Rey-Gamay
Cédric Suillot
Marcelin Switch
Jean-Pierre Tabin
Valérie Vittoz

« On ne se rend vraiment compte de l'apport extraordinaire de ces projections que lorsqu'on les éteint... »
Anne Mancelle, journaliste, in *Journal de Genève et Gazette de Lausanne*, 21 mars 1996

« C'est le côté jouissance ! Une bonne pipe après un repas ou avec une tasse de café, ça donne un sentiment de bien-être, de sécurité aussi. »
Jean-Christian Lambelet, économiste distingué, in *L'Illustré*, 22 mai 1996

« Le saut en longueur a de la peine à prendre de la hauteur. »
Anne-Marie Portolès, supra Télévision suisse romande, 30 juillet 1996, 1h30

« Le paysan est un homme comme un autre, sa femme également avec ses deux métiers de paysanne et mère de famille. »
Francis Thévoz, Municipal lausannois, in *Journal communal de Lausanne*, 18 juin 1996

« L'enfance violée, deuxième volet. C'est pas rigolo, c'est la réalité partout à travers le monde. »
Sandrine Cohen, chroniqueuse tévé, in *24 Heures*, 4 juillet 1996

(Publicité)

Basta ! est une coopérative autogérée, alternative,
Basta ! est une librairie indépendante,
Basta ! est spécialisée en sciences sociales,
Basta ! est ouverte sur d'autres domaines,
Basta ! offre un service efficace et rapide.

Basta ! offre un rabais de 10% aux étudiants,
et de 5% à ses coopérateurs

LIBRAIRIE BASTA ! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne, Tél. 625 52 34
Ouvertures : LU 13h30-18h30; MA-VE 9h00-12h30, 13h30-18h30; SA 9h00-16h00
Librairie Basta ! - Dorigny, BFSH 2, 1015 Lausanne, Tél./fax/répondeur 691 39 37
Ouvertures : du lundi au vendredi, de 8h30 à 17h30

Courrier des lecteurs

Petite touche de narcissisme

[Un haut fonctionnaire cantonal, qui manifestement s'avance masqué sous un nom d'emprunt, nous écrit ceci. Nous ne devrions pas publier la prose –en langue de madrier qui plus est– d'un puissant qui se dissimule lâchement; en outre, nous ne sommes guère partisans du système des pseudonymes; mais nous avons eu un moment de faiblesse: nous aimons que l'on parle de nous.]

Membre de l'autorité, de la «grande maison» qui emploie un grand nombre de fonctionnaires (et parmi eux d'enseignants), je serais assez enclin à vous adjurer de cesser de faire paraître la série ma foi fort longue de vos éructations, série au cours de laquelle nombre de valeurs qui régissent le domaine de la vie politique vaudoise sont mises à mal. Dans cette série, je me contenterai de citer (pour ne pas attirer encore davantage de sarcasmes autosatisfaits chez vos lecteurs narquois) votre inénarrable colloque sur l'avenir du Canton, avenir que vous prétendiez peu radieux et colloque dont je ne doute pas que vous tentiez encore d'écouler les actes. Je citerai encore votre colonne sempiternelle signée par un pseudonyme de mauvais goût (d'autant plus de mauvais goût qu'il se réfère à une personne décédée et dont le goût et particulièrement les dégoûts étaient, quant à eux, très sûrs), et qui vilipende la vie politique vaudoise, ses magistrats et ses élus. Enfin, plus insidieuses, certaines informations contenues dans votre courrier des lecteurs ne sont pas sans suggérer que les fonctionnaires seraient d'assez considérables «batoilles», enclins à parler pour ne rien dire. Je ne citerai pas les numéros où de tels sous-entendus apparaissent, mais je me comprends.
Je m'inscris en faux contre de telles allégations, qui n'ont que l'apparence de la véracité et du comique. D'ici à ce que vous prétendiez désormais avoir des entrées dans l'administration vaudoise qui vous permettraient ensuite de bénéficier de prix de gros non seulement sur les catadioptres placés à l'arrière des bicyclettes de nos écoliers, mais encore sur les gyrophares qui équipent les voitures de nos brigades d'intervention, d'ici à ce que vous ayez l'intention de faire profiter vos lecteurs de ces abattements, il y a un fossé bien peu profond, que je vous somme de ne pas franchir. Car rien n'est plus odieux à l'autorité que le fait qu'on la tourne en bourrique. Surtout, comme c'est le cas dans le cas qui nous occupe, et au cas où vous ne vous en seriez pas aperçus, lorsque cette autorité n'est pas une bourrique.
Mais d'autres chats attendent notre fouet qui, n'en doutez pas, frappera dur et juste sur les échines de ceux qui dans leur partie ont démérité de la patrie. Les tâches ardues qui consistent à faire passer les programmes d'économies (en les débaptisant au besoin, pourvu que le message reste et soit bien compris de l'ensemble ou de la majorité du peuple souverain et silencieux), ces tâches nous importent plus que l'avis ou les «gandoises» de freluquets de votre espèce, dont pas un, j'en suis bien certain, ne serait capable d'acquérir la maturité politique nécessaire au travail gouvernemental collégial.

X* Y***,**
de L***

1) Vous avez raison, cher correspondant: les actes du Colloque sont effectivement encore en vente au prix de frs 12.– [*L'Etat de Vaud existera-t-il encore en l'an 2000?*, 104 p., couverture deux couleurs, format A5, à commander aux Editions de La Distinction, case 465, 1000 Lausanne 9]. Ils démontrent, si besoin était, l'acuité du regard des observateurs de la vie vaudoise que nous avions réunis à cette occasion.
2) Détrompez-vous, cher correspondant: nous avons des taupes (et, qui plus est salariées) à tous les étages et dans tous les secteurs de l'administration vaudoise. Le ver (fort appétissant) est déjà bel et bien dans la pomme (blette). [*réd.*]

Chronique de l'excitation lexicale

La minute métonymique

SUPPOSEZ un conducteur gastronome, amateur de gras double et de double crème. Ces goûts ne sont pas sans conséquence sur sa brioche et sur son menton, qu'il a, évidemment, double. En outre, cette outre adepte des bouchées doubles n'a pas lésiné sur l'alcool, dont il a pris double ration. Lui qui est malheureux en amour, et pense de sa femme, de sa pas très douce moitié: «Ah! que ce cœur est double et sait bien l'art de feindre», le voilà donc éméché et voyant double. Au volant de sa voiture mue par un moteur à double carburateur –ce qui constitue un avantage à double tranchant–, il double un conducteur concurrent dans un virage sans visibilité.

Là, la réalité se fait ambivalente, et la fiction amphibologique. De deux choses l'une en effet: ou bien sa graisse est assez épaisse pour atténuer le choc du double tonneau, ou bien notre bibendum est trop adipeux pour faire le double salto nécessaire pour s'éjecter du véhicule fou. En d'autres termes: ou bien la chance est avec lui, et il remettra cela à la prochaine occasion après avoir brûlé un double cierge en l'honneur de son saint patron. Les séquelles seront tout au plus une fièvre double ou quarte.

Ou bien elle remplit son office, la double rangée de platanes contre laquelle se sont fracassés tant de suicidaires avoués ou non, et il se retrouve à l'état de fantôme, de double spectral de ce qu'il était. Une belle musique, écrite en rondes plutôt qu'en doubles croches, viendra sinistrement agrémenter la cérémonie de son inhumation, un beau linceul double face sera élégamment disposé sur ses restes. Des fleurs, simples ou doubles, viendront orner son cercueil puis sa tombe.

Petite parenthèse: avec ces pratiques si fréquentes du quitte ou double, on comprend que les assurances gardent les doubles des rapports de police, et tiennent une comptabilité en partie double.

Fin de la parenthèse, et moralité à double fond: femmes, qui si souvent avez le don de double vue, que votre condition conduit à être expertes dans le double jeu, et qui savez mieux qu'eux mener une double vie, enfermez vos maris à double tour. Ou plutôt non: laissez-les s'encastrer, et trouvez-leur une doublure, si le double emploi qu'ils vous font est décidément trop piteux. Hommes: vous qui ne comprenez pas un double langage et qui êtes trop simplets pour devenir de véritables agents doubles, ne doublez pas de volume, ni dans les virages.

T. D.

Notre feuilleton:

Les apocryphes

Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.
Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant.
Dans notre dernière édition, le recueil d'Anatole France intitulé *Une saison en paradis* était une pure imposture.

(Annonce)

Du 28 août au 6 octobre, rue des Terreaux 18 bis:

A la Galerie Humus
Christian Zeimert,
peintre calembourgeois

A la Galerie Filambule
Denis Guelpa,
sculptier et romanceur

avec, le samedi 21 septembre:
CRACHOTERIES ET PÉRIPHÉRISCORIES
une soirée de productions oulipiennes
organisée par le Crachoir itinérant:

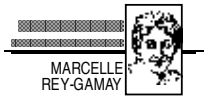
De 18 à 20h:
Atelier de mots & démonstrations des programmes informatiques de l'Atelier Périphériscopique et de l'Institut pour la Promotion de la Distinction
LE CONCOCUSCRIT (pour concocufier automatiquement les textes) • LES QUAT' CALENDRIERS (pour afficher les dates vulgaire, pataphysique, révolutionnaire et vaudoise) • L'ORTOGRAPHE D'APPARAT • LE JEU DU GRAND ROBERT ÉLECTRONIQUE & DU PETIT JACQUES FOLKLORIQUE • LOGOMACHINE (pour produire des éditoriaux de Jacques Pilet) • ORCHIDÉE FACILE (programme de restructurations permanentes) • LA MACHINE LANGENBERGER (pour enrichir le programme électoral minimal de la radicale qui monte)

Dès 21 h:
Crachotements de textes zeimertiens & guelpesques parsemés d'extraits du *Périphéri(s)(s) cope*

LES ÉLUS LUS (XXVII)

Colère mode d'emploi

Vous êtes municipal dans une commune de l'arrière-pays vaudois et votre ami, candidat au poste de préfet, 10 ans conseiller national, 12 ans substitut, n'a pas été nommé. Suprême injure, il devra dorénavant servir de substitut à un préfet socialiste. Voici quelques conseils pour ne pas trop en dire en exprimant votre colère.



MARCELLE REY-GAMAY

• **Vous pensez:** Lorsque la majorité du Conseil d'Etat est de droite, il faut que le préfet soit de droite puisqu'il représente l'Etat. Lorsque la majorité du Conseil d'Etat est de gauche, il faut que le préfet soit de droite si les électeurs du district votent à droite parce qu'il doit être représentatif de la population.
Alors dites: «Je stigmatise une politique qui fait abstraction de la sensibilité de centre droite d'une très large majorité de la population du district.*»

• **Vous pensez:** C'est la première fois que le Conseil d'Etat ne nomme pas celui qui a été désigné par le parti.
Alors dites: «On se f... de nous.»

• **Vous pensez:** Avec un préfet socialiste, les péouses risquent de se rendre compte que la gauche n'est plus pour la collectivisation des terres et contre la propriété privée. Conséquence: ils n'iront plus voter aussi massivement pour nos notaires et nos chefs d'entreprise.
Alors dites: «La nomination surprise du socialiste a été ressentie comme une véritable provocation dans une région rurale.»

• **Vous pensez:** Ce n'est pas parce que le chef-lieu, qui compte plus de la moitié des habitants du district, a un syndic socialiste que le préfet doit aussi être socialiste.
Alors dites: «Sur les vingt communes que compte le district, il n'y a qu'un seul syndic socialiste.»

• **Vous pensez:** Que ça serve de leçon à tous ceux qui ont voté pour un communiste aux élections complémentaires!
Alors dites: «Les Broyards découvrent que les radicaux ne commandent plus.»

• **Vous pensez:** Je n'aurais jamais cru que la gauche, sitôt arrivée au pouvoir, se conduirait avec la même arrogance que nous.
Alors dites: «Il nous a longtemps été reproché de placer des préfets pour les seules qualités de leur appartenance politique. Je constate que la gauche reproduit exactement le même schéma.»

• **Vous pensez:** Les Lémaniques veulent faire la loi chez nous, menaçons-les de faire sécession!
Alors dites: «Un récent sondage laisse apparaître que 37% des Payernois et des Avenchois seraient déjà disposés à devenir Fribourgeois. Le comportement du Conseil d'Etat actuel nous pousse dans cette direction et nous pensons que les Broyards pourraient y trouver leur compte.»

Le petit lexique du candidat effondré:

– le radical pressenti
– le radical à qui le poste semblait promis
– le candidat quasi désigné à la succession
– le candidat depuis longtemps désigné
– un des fidèles serviteurs du radicalisme vaudois dont la voie était plus que balisée.

M. R.-G.

*) Les propos entre guillemets sont des citations d'élus radicaux et libéraux de Payerne extraites de *24-Heures* du 18.7.96, et du *Journal de Genève* des 17 et 18.7.96.

(Annonce)

Exposition

Rose-Hélène Bugnon
Aquarelles

de 18h00 à 20h00
Du 3 septembre au 1er octobre

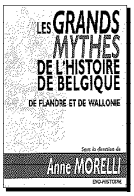
Galerie Basta!
Petit-Rocher 4 Lausanne

Mille sabords !

UNE vague de sacralisation inepte nous submerge depuis des années. «Boutiques Tintin», «Fondation Hergé», «Bibliothèque de Moulinsart», tout est bon pour publier n'importe quel recueil de rogatons ou fabriquer de fausses reliques à forte valeur ajoutée. L'emballage «culturel» de ces produits de consommation est généralement confié à l'un ou l'autre des prêtres du culte, peu nombreux et interchangeables, confits en adoration et salariés des héritiers, qui psalmodient jusqu'à plus soif les vertus du grand auteur que fut Hergé.

Aucun média ne saurait échapper à leur emprise: un inquiétant maniaque a publié, sous forme de dictionnaire, les injures proférées par le capitaine Haddock; les sept reportages de la soirée thématique consacrée à Hergé par la chaîne franco-allemande Arte en octobre 1995 furent ainsi produits par trois sectateurs seulement (Sterckx, Peeters et Leguèbe), –Michel Serres se réservant pour l'occasion le rôle du professeur Tournesol dans un acrobatique exercice de verbiage faisant des aventures du reporter à la houppe une véritable somme de la philosophie occidentale–; les innombrables sites Internet consacrés au reporter à la houppe regorgent de communiqués à la manière de la défunte agence TASS: *«Une nouvelle série d'animation est produite par les sociétés Ellipse et Nelvana. En 1992, 39 épisodes de 26 minutes sont diffusés avec succès sur les petits écrans belges, français et américains.»* ou encore: *«La libération de la Belgique, le 3 septembre, met un terme à la publication des aventures de Tintin dans Le Soir. Certains considèrent alors qu'ayant publié dans un journal contrôlé par l'occupant allemand, Hergé a "collaboré" avec celui-ci.»*

Les rares ouvrages non-hagiographiques en étaient restés à la simple protestation, souvent énergique et dénonciatrice, contre les naïvetés et les occultations qu'engendre un tel embaumement. L'immense bibliographie hergéenne est en fait un bazar rempli de vieilleries dépassées et de colifichets inutiles. Aussi attendait-on avec impatience la première analyse historique, l'amorce d'une connaissance sérieuse d'une œuvre diffusée à près de 200 millions d'alboumes. Le travail de Pierre Assouline ne déçoit pas, il va dans le bon sens (voir ci-contre), mais mériterait d'être poursuivi dans de nombreux domaines.



Anne Morelli (dir.)
Les grands mythes de l'histoire de Belgique, de Flandre et de Wallonie
Vie Ouvrière, 1995, 312 p., Frs belges 945.–

Des historiens dissèquent la construction, essentiellement au siècle passé, des symboles nationaux belges, des guerriers celtes loués par César au roi Albert, en passant par Godefroy de Bouillon et quelques autres. Contrairement au cas français, la situation présente du plat pays permet d'aller plus loin et d'analyser également le processus de négation-remplacement de cette mythologie, constant au cours du XXe siècle, mais à chaque fois ralenti par l'effet des deux guerres dites mondiales.

Dans cette perspective, l'essai de Joël Kotek, «Tintin, un mythe belge de remplacement», vaut de l'or. Il montre le caractère unanimiste de la vénération qui entoure Tintin, avec même, et c'est peu connu, un culte venant de l'extrême-droite (*«Tintin, c'est moi.»* disait Léon Degrelle). Dans la norme d'aujourd'hui, Tintin se doit d'avoir toujours été antiraciste, humaniste et ouvert sur le monde. D'où tant d'occultations: l'exhaustif *Dictionnaire des noms propres de Tintin* (Casterman) ignore les personnages antisémites.

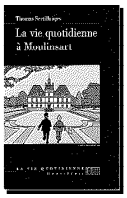
Pourquoi donc Tintin, comme Jeanne d'Arc, est-il ainsi revendiqué par à peu près tout le monde outre-Quiévrain? La Belgique, répond Kotek, manque de figures unificatrices modernes, ni wallonnes, ni flamandes: le jeune homme aux culottes de golf aura incarné une Belgique jeune, unifiée et francophone, niant la réalité de la déliquescence de l'Etat belge.

Eric Fournet
Quand Hergé découvrait l'Amérique
Didier Hatier, mai 1992, 137 p, Frs 35.–

Ce petit essai publié en Belgique est une analyse fouillée des sources graphiques et idéologiques du troisième alboume de Hergé, *Tintin en Amérique*. Hergé a souhaité très tôt emmener son héros à New York. Déjà dans *Tintin au Congo*, un envoyé de la pègre américaine cherchait à enlever à la Belgique son unique et si rentable colonie. Les Etats-Unis que va explorer Tintin sont en fait entièrement gangrenés par le crime organisé (comme on décrit souvent la Russie aujourd'hui). Dans cet empire du simulacre, il n'y a que fausses boissons, faux flics, fausse viande, faux haltères. Hommes d'affaires et truands y sont semblables par leurs costumes et leurs comportements.

Hergé reflète ici fidèlement la vision du milieu catholique conservateur qui l'entoure: obsédés par la dette européenne à l'égard des USA, horrifiés par la société de production et de consommation, purement matérielle, qu'ils découvrent outre-Atlantique, les curés belges n'ont de cesse de dénoncer Wall Street. Mais Hergé est aussi un jeune homme moderne, fasciné par le machinisme: voitures, usines, presse et téléphone jouent un rôle déterminant. L'ancien scout se souvient également du culte voué par les disciples de Baden-Powell aux Indiens d'Amérique, et présente des conflits d'intérêt aux antipodes du mythe américain du far west.

Cette double matrice, conservatisme des angoisses politiques et modernité des pratiques quotidiennes, devrait se retrouver dans bien d'autres épisodes, au moins jusqu'à cet *Objectif Lune*, entièrement dominé par la psychose de la guerre froide.



Thomas Sertillanges
La vie quotidienne à Moulinsart
Hachette, juin 1995, 206 p., Frs 31.30

La collection «la vie quotidienne à...» accueille ici un curieux ouvrage, d'ailleurs prudemment catalogué «hors-série». Selon le plan classique de cette série chère aux pédagogues (sources-passé-habitants), l'auteur prétend nous faire participer à un voyage au château de Moulinsart: à Waterloo, prendre la direction de Charleroi jusqu'à Lasnes, puis vers Ottignies par Beaumont, passer à gauche du monument aux morts, tout droit enfin. Sans égard pour la chronologie et les corrections successives apportées par Hergé, le guide nous présente un monde clos où tout s'emboîte délicieusement. L'information est basée sur les plus petits détails des alboumes de Tintin et sur les commentaires et délires des tintinolâtres de service: on inaugure ainsi un nouveau type de production: le parasite du parasite. L'intérêt de cette tentative d'exploration d'un monde imaginaire est parfaitement nulle, d'autant plus qu'elle est rédigée dans cette langue parlée-écrite des journalistes de l'audiovisuel qui accumulent lourdeurs, répétitions, questions rhétoriques et notent même les liaisons zet les zéllisions. L'auteur se présente en page quatre de couverture comme *«consultant en communication événementielle»*; l'ennui qu'il suscite chez le lecteur est en proportion de la bouffissure de cette appellation.

Frederic Tuten
Tintin au Nouveau Monde
Grasset, avril 1995, 270 p., Frs 35.80

Tintin ne s'est jamais interrogé sur le sens de l'existence, n'a jamais connu l'amour ni la mort. Partant de ce constat, Frederic Tuten complète la série des alboumes d'Hergé par un roman où le jeune homme à la houppe se déniaise. C'est ainsi qu'il nous entraîne au Machu Picchu pour une confrontation avec Naphta et Settembrini, les personnages d'une autre montagne magique, celle de Thomas Mann. On le voit, la barre est placée nettement plus haut que dans les concours de *trivial pursuit* que nous servent les ouvrages tintinolâtres européens. Tout d'agitation et sans humour, celui-là n'est finalement pas moins ennuyeux que ceux-ci.

Pierre Assouline
Hergé
Plon, février 1996, 463 p., Frs 43.60

Toutes les gazettes l'ont répété sur tous les tons: Pierre Assouline a écrit LA biographie de référence. Invité à le faire par la fondation Hergé, il a eu accès à tous les documents, même retenus de longue date par la famille d'Hergé ou la justice belge. Cet ouvrage très riche contient à la fois des analyses de l'œuvre, des considérations psychologiques (Hergé ne supportait pas les enfants), des descriptions de l'organisation du travail (rapports difficiles avec ses collaborateurs) et des comparaisons avec d'autres créateurs, comme Simenon (un autre grand Belge collaborateur). Signalons deux domaines particulièrement intéressants: la politique et l'économie.

Formé par un abbé mussolinophile, qui le prit en charge jusqu'à lui trouver sa première épouse, Hergé créa avant tout un héros catholique, d'un catholicisme de l'entre-deux-guerres, antidémocrate, anticapitaliste et antisémite. Tintin fut d'abord diffusé dans les journaux illustrés francophones papistes (*L'Echo illustré* en Suisse romande) et sous forme de diapos projetées à la suite des images pieuses du catéchisme.

Arrêté le 3 septembre 1944, le dessinateur sera quelques temps déclaré «incivique». Ce qu'il ressentit toute sa vie comme une effroyable persécution reposait sur l'accusation d'avoir travaillé au quotidien *Le Soir*, journal autorisé et contrôlé par l'occupant. La justice belge lui reprocha cette seule «collaboration» au sens propre, mais jamais le contenu de ses alboumes. Des dessins pour enfants ne pouvaient, pour les accusateurs de l'époque, véhiculer aucune signification politique: son dossier fut classé en décembre 45 *«eu égard au caractère particulièrement anodin des dessins publiés»*.

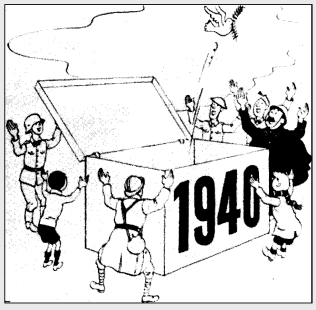
On savait qu'il fut blanchi par d'authentiques résistants, mais Assouline révèle qu'il ne manifesta jamais pour autant de remords sur son passé, même en privé, qu'il garda des contacts et vint en aide toute sa vie aux «victimes» de l'épuration, parfois sans même les connaître. Pourquoi dès lors, avec des convictions aussi ancrées, avait-il refusé, à l'inverse de nombre de ses amis, de travailler pour Degrelle, le leader fasciste belge, qui l'en avait prié? La politique croise ici les intérêts matériels et les stratégies commerciales de l'auteur. Hergé était très conscient des enjeux financiers de ses œuvres. A Casterman qui lui demandait en septembre 1943 de freiner un peu ses publications dans l'attente des événements, Hergé répondit: *«C'est le moment ou jamais de prendre pied dans le plus grand nombre de journaux possible, même si ces journaux devaient disparaître ou changer de direction après la guerre. De toute manière, j'aurai touché un plus grand public. Et c'est là un excellent résultat si l'on songe qu'après tout cela, les dessins et les albums de dessins américains feront leur réapparition, appuyés par la propagande du dessin animé.»*

Les aspects économiques des publications pour la jeunesse n'ont jamais suscité beaucoup d'intérêt. Assouline, sans nous dévoiler les revenus d'Hergé, montre une saine curiosité à l'encontre de ce contexte déterminant pour l'histoire de la bande dessinée. En 1939, les ventes de Tintin fléchissaient à tel point que Casterman envisagea de suspendre la publication des alboumes, c'est l'Occupation nazie («L'âge d'or» écrit Assouline) qui fit décupler les ventes et inscrira Hergé au panthéon du 9e art: 34'000 volumes vendus jusqu'en 1939, 324'000 entre 1940 et 1945. Conclusion ennuyeuse, mais irréfutable: le «protectionnisme» culturel imposé par la guerre fut à l'origine de la seule production culturelle de masse à destination du jeune public qui puisse encore aujourd'hui rivaliser avec les productions américaines.

Hergé est décidément inséparable de l'histoire européenne, aussi sombre fût-elle. *(M. Sw.)*

L'adoration d'Hergé

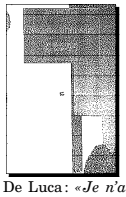
Un des aspects les plus admirables de la fidélité à Hergé est l'aveuglement total de ses lecteurs. Mis à part quelques intérêts matériels ou politiques, cette cécité s'explique sans doute par l'impossibilité de remettre en question sa propre jeunesse: comment accepter, arrivé à l'âge adulte, que le héros qui enchanta notre enfance eût pu avoir un passé douteux, une face sombre, quelques taches dans sa lumineuse pureté? De ce dilemme, le contresens permet de sortir, en ne comprenant tout simplement pas la signification des images.



Couverture du *Petit Vingtième* du 28 décembre 1939: Allemands, Français, Anglais et Belges placés sur le même pied, alors que l'occupation de la Pologne a déjà commencé. Manifestement, la vision politique de Hergé à cette époque relève de l'esprit munichois le plus extrême, pour rester poli.
Ce dessin fut légendé idiotement «La libération vue par Hergé» dans les *Cahiers de la bande dessinée*, n° 14-15, 1972, puis carrément supprimé lors de la réédition de ce numéro en 1978.

Collabo, Hergé? Pas toujours... comme nous le montre son Monsieur Bellum de 1939.

Une page de *24 Heures (14 mars 1996)* consacrée à la biographie publiée par Pierre Assouline, contient cette vignette et sa légende, en note marginale. *Monsieur Bellum*, petite série pacifiste de 1939-1940, vise à ridiculiser les va-t-en-guerre, et donc dans ce contexte à mettre la responsabilité de la guerre sur le dos des alliés. La «scarlatine» ici mentionnée ne vise donc en rien Hitler, mais bien la mobilisation alliée contre lui! L'original fut publié dans *L'Ouest*, hebdo neutraliste subventionné par l'ambassade allemande.



Erri De Luca
Rez-de-chaussée
trad. de l'italien par Danièle Valin
Rivages poche, mai 1996, 110 p., Frs 15.70

Il en est pour se flatter de prendre, qui de la «distance», qui du «recul». On leur préférera sans hésitation ce *Rez-de-chaussée,* point de vue sur le monde qu'a décidé d'adopter Erri De Luca: *«Je n'ai regardé aucun panorama, je ne suis monté sur les épaules de personne, je n'ai eu que ma taille, pas très haute, d'homme.»* Cet homme fut et demeure de tous les engagements. Militant révolutionnaire dans l'Italie des années soixante et soixante-dix, il abandonne ses études pour travailler comme manœuvre, d'abord en usine puis, ce qu'il fait toujours, sur des chantiers ici ou là. Il participe à des opérations humanitaires, en Afrique ou en Yougoslavie, étudie la Bible, dont il a *«appris à corriger la vanité des livres».* Et par bonheur il écrit, bien qu'il ait appris encore ceci: *«Tant que les mots sont dans ta bouche, tu es leur maître, quand ils sont sortis tu es leur valet.»* Autant dire que ses mots sont choisis, saluons au passage le traducteur.

Rez-de-chaussée rassemble des chroniques aussi brèves qu'intenses, parues dans un journal italien. Chroniques à la première personne, qui jettent sur les gens et sur les choses un regard chargé d'émotion mais dépourvu de complaisance ou de ressentiments; pour la complainte du militant revenu de tout, prière de s'adresser à un autre étage.

De Luca évoque le monde du travail et ses luttes pour le maintien de la dignité humaine, il fait part de son scepticisme face à l'accomplissement du premier devoir du citoyen: voter. Mais surtout, homme du Sud, il évoque à merveille cette partie d'Europe qui pose tant d'imbroglios à ceux qui la pensent en termes de rationalité financière ou d'équilibrages politico-militaires alors qu'elle est d'abord affaire de patrimoine historique et culturel. Le Vieux Pont de Mostar, et la guerre en Bosnie, lui suggèrent des descriptions déchirantes sur le destin de ces *«hommes bons à tout, aptes à tous les métiers, assis désarmés par l'oisiveté. Ils ne peuvent être que des soldats».*

Au lecteur pressé, et qui en cela aurait tort, on recommandera les pages désopilantes et furieuses que consacre De Luca à sa ville natale, Naples, *«vieille reine hilarante et effrayante avec le même visage et rien qu'un très léger changement de sourcil».* Naples qui accueille le sommet du G7, ce *«comité d'affaires»,* Naples reconnue par l'ONU au rang de *piemmediù,* patrimoine mondial de l'humanité alors que *«c'est le contraire qui est vrai: Naples n'a pas encore reconnu l'ONU et ne se laisse pas conter fleurette par des inconnus».*

Dans un de ses films, François Truffaut fait dire à un personnage qu'une œuvre d'art ne saurait être un règlement de comptes. De Luca a composé une œuvre d'art et il nous rassure. Les concierges ne détiennent pas le monopole de la vision du monde depuis le rez-de-chaussée. *(G. M.)*

Franck A. Mesmer
Rumeur maligne
Masson Noir, 1996, 246 p., Frs 18.–

Malade, le médecin légiste héros de ce roman sait qu'il l'est. Contrairement à sa collègue Kay Scarpetta (Patricia Cornwell, Livre de Poche), il ne souffre pas d'un «problème» avec l'alcool ou le tabac, mais d'un mal plus insidieux encore: les ondes magnétiques de son téléphone portable lui rongent le cerveau à travers le canal auditif. Cette invalidité progressive l'empêche de saisir les liens qui unissent les meurtres mystérieux qu'il doit élucider: empoisonnements de vendeurs de yuccas en pot, cadavres explosés d'animaux domestiques dans les fours à micro-ondes, vols d'organes dans les cuisines de la chaîne McDo. Comme souvent dans les romans et films à succès contemporains, le récit se déroule sous la menace d'une apocalypse immédiate, ici une expansion foudroyante du sida, véhiculée par les moustiques des aéroports.

Un roman policier américain, allégrement traduit, efficace certes, mais qui ne fait pas dans la dentelle: complètement abrutie par les colorants alimentaires, la maîtresse pluri-transsexuelle du toubib des cadavres finit tragiquement dépecée par les alligators albinos aveugles qui peuplent les égouts new-yorkais. C'est tout de même un peu gros. *(C. S.)*

Faits de société

Informations inquiétantes sur les progrès de l'insécurité routière en Europe

«La peine de mort est un élément très ancien de la culture chinoise. (...) Qu'est-ce que 2000 personnes [exécutées par année] dans un pays qui en comprend 1,2 milliard ? Les accidents de la route en Europe tuent beaucoup plus.»

Wu Jianmin, ambassadeur chinois
à la Commission des droits de l'homme,
in *Journal de Genève,* 2 avril 1996

Born to be wild

Normal, vous avez dit normal?

Il est souvent fascinant de se concentrer sur les mots et les expressions que les gens utilisent pour parler de tout et de rien. Mieux que le contenu même du discours, ils révèlent le monde intérieur et le système de valeurs de notre interlocuteur. C'est bien sûr un exercice qui s'apparente au «voyeurisme» (1) puisque le locuteur utilise ces mots souvent à son insu; il est donc à pratiquer cachée derrière un journal au bistrot du coin, ou en faisant semblant d'être assoupie dans son compartiment de train, plutôt qu'à table avec des amis. Pratiquant ce sport à mes heures, je constate avec régularité la présence constante, envahissante, de mots qui font appel au jugement et à la norme:

«Elle a tout faux, c'est normal, il faut ce qu'il faut, c'est juste, injuste, ce n'est pas correct, il n'est pas bon de, on ne doit pas, ce n'est pas permis, j'ai le droit de, le must absolu du moment, c'est un must, c'est comme ça et pas de discussion...» Triste récolte.

De quoi se défend-on en voulant ainsi juguler l'autre? Quelle peur nous pousse? Est-ce la crainte d'une remise en question, la peur de découvrir que ce que nous érigeons en vérité universelle n'est finalement et définitivement qu'une hypothèse parmi d'autres?

Normal vs normaL

«Cette conception du cerveau comme un système remarquablement plastique qui serait en mesure d'effectuer des adaptations tout à fait frappantes dans le contexte très particulier d'atteintes neurales ou sensorielles attestées (c'est-à-dire dans des circonstances à tout le moins fâcheuses et souvent désespérées) a fini par influer profondément sur ma propre perception de mes patients et de leur vie; et cela, à tel point qu'il m'arrive parfois de me demander si les concepts même de «santé» et de «maladie» ne devraient pas être détachés de toute «norme» rigidement définie pour être référés plutôt à la capacité de l'organisme de créer une organisation et un ordre nouveau qui répondent à la modification spécifique de ses dispositions et de ses besoins».

C'est autour de cette idée dérangeante que le neurologue anglais Oliver Sacks a écrit *Un anthropologue sur Mars.* Par les sept histoires paradoxales de sept êtres atteints de troubles neurologiques, il évoque les chemins que peuvent suivre les fonctions cérébrales lorsqu'elles sont soudain altérées. Il a commencé à décrire ces mondes parallèles au nôtre dans son très fameux ouvrage *L'homme qui prenait sa femme pour un chapeau;* texte qui lui valut une notoriété certaine et une abondante correspondance de «malades» souhaitant lui parler de leur histoire. Délaissant l'hôpital, et abandonnant ses préjugés de «normal», il décide de partager la vie de quelques «cas» et d'essayer de déchiffrer leur univers.

La plupart de ces existences ainsi décrites plongent le lecteur dans une très grande perplexité, car il est difficile de vraiment comprendre ce que l'on lit. Non pas parce que le texte serait trop compliqué, au contraire, Oliver Sacks est un narrateur plein de talent, mais plutôt parce que ces mondes restent hermétiquement étranges, comme un monde sous-marin que l'on contemplerait par la vitre d'un masque de plongée. De l'autre côté de cette vitre des êtres différents parlent: Temple Gandin par exemple, une autiste remarquablement douée, professeur dans une université qui dit à Sacks: *«J'étudie les gens du coin, j'essaie de déchiffrer les coutumes locales».* Elle est comme *«un anthropologue sur Mars».* Ou un garçon de quinze ans, autiste lui aussi et dont la mère vient de mourir, qui rassure ainsi son interlocuteur: *«Oh, je vais très bien. Voyez-vous, mon syndrome d'Asperger* (2) *me rend moins vulnérable à la perte des êtres chers que la plupart des gens.»*

Ah-normal?

Autre histoire, celle de Greg, ancien hippie aimant la musique pop, adepte des Hare Krishna et considéré par eux comme un saint. Sa béatitude est hélas provoquée par une tumeur cérébrale bénigne qui en croissant endommage ses lobes frontaux. Opéré très tard, son cerveau gardera des altérations irréversibles comparables à celles provoquées volontairement par la lobotomie, intervention sinistre utilisée il n'y a pas si longtemps encore pour calmer les patients psychiatriques trop agités. Greg n'a plus d'activité mnésique, c'est-à-dire qu'il ne peut plus ou presque plus stocker d'informations; ses yeux sont atrophiés et le rendent totalement aveugle; cependant il n'a ni conscience de son trouble de mémoire ni de sa cécité. *«Il nous sembla tout naturel sur le moment, compte tenu de la cécité de Greg et de cette découverte de ses potentialités d'apprentissage, de lui donner la possibilité d'apprendre le braille... mais le connaissant comme nous le connaissions nous n'aurions pas dû être déçus ni même surpris par sa réaction: contrairement à notre attente, Greg refusa catégoriquement d'apprendre le braille. Ne comprenant pas du tout pourquoi cette épreuve lui était imposée, il manifesta sa stupéfaction en s'écriant: "qu'est ce qui se passe? Vous croyez que je suis aveugle? Qu'est ce que je fais ici, avec tous ces gens aveugles autour de moi?" Puis il rétorqua avec une impeccable logique: "Si j'étais aveugle je serais quand même le premier informé!"»*

Et ainsi de suite, chaque histoire passionnante, drôle ou tragique nous révèle des espaces surprenants. Mais ne vous y trompez pas, il ne s'agit pas ici d'un cabinet de curiosités livré à l'appétit du lecteur avide de faits divers. Les récits de Sacks montrent son respect profond des êtres décrits et sont étoffés de références théoriques passionnantes. Elles nous permettent de dépasser le cadre de l'anecdote et de mieux comprendre certains aspects de la mécanique cérébrale.

Je dirais même plus, lamron!

La démarche de Susan Baur dans *Dinosaur man* est proche de celle de Oliver Sacks, mais là, les êtres accompagnés pour quelque temps sont des schizophrènes chroniques. Généralement, ce genre de «malades», enfermés dans leurs mondes bizarres, intéressent peu les médecins car ils font trop sentir les limites de la capacité d'aider. Susan Baur, jeune psychiatre fascinée par le contenu étrangement poétique des visions de ses patients, va chercher à entrer en contact avec eux en les suivant dans leurs mondes hallucinés et si pleins de sens, mondes qui leur permettent de dépasser une réalité trop insoutenable. Elle explore aussi les collisions entre notre réalité et la leur, et fait bien sentir l'absurdité de certaines tentatives de réhabilitation, leur côté réducteur et vain: *«Tout juste sortie d'une séance avec M. Nouvel, de ses descriptions de haricots verts chantant dans les vignes.... je restai interloquée devant ces tentatives de réadaptation. Mais attendez avais-je envie de dire, voulez-vous vraiment remplacer la certitude de M. Franklin de posséder le pouvoir de conférer aux autres de grands dons par une meilleure hygiène? Échanger les intrigues labyrinthiques de M.Bartlett contre un regard plus adapté? Et troquer l'imagination riche et hantée de l'homme Dinosaure contre... contre quoi?»*

Pour se faciliter la compréhension de ces ouvrages assez psy, pas-trop-mais-quand-même, le lecteur néophyte et néanmoins intéressé peut se munir de l'excellent *Atlas de la Psychologie* paru dans la série Encyclopédies d'Aujourd'hui chez le Livre de Poche. Les premiers chapitres proposent une terminologie détaillée, une histoire des théories et un aperçu de la méthodologie et de la statistique; ensuite, en 18 chapitres, sont présentées les diverses orientations de la psychologie contemporaine. De nombreuses illustrations soutiennent le texte et tentent de l'expliciter, parfois avec bonheur, parfois de manière simpliste ou obscure; rien n'est parfait.

Plus nor que mal

Pour terminer ce voyage au cœur de l'âme, ou du cerveau, (ici les théories divergent), vous ne pourrez qu'être ravis par la lecture des romans écrits par un paranoïaque très halluciné à ses heures, Philip. K. Dick. Spécialiste des mondes parallèles, des replis du temps, obsédé par des rats mutants capables de construire avec leurs petites mains des armes ou des instruments divers, il a écrit d'innombrables ouvrages bien sûr classés SF parce que trop fous, trop dérangeants. Dans *Les Clans de la lune alphane,* il imagine une lune utilisée jadis comme asile psychiatrique puis abandonnée à elle-même. Ses habitants se sont construit des villes correspondant à leur être psychique, –paranoïaques, maniaco-dépressifs, schizophrènes, hébéphrènes ou dépressifs–, et gèrent tant bien que mal leur petit monde. Une soudaine menace extérieure va les obliger à s'entraider: c'est de leurs troubles qu'ils tireront les stratégies leur permettant de lutter contre l'envahisseur. Au-delà de l'histoire, un peu rédemptrice mais pourquoi pas après tout (et franchement assez bonne, il faut le dire), il est passionnant de découvrir là aussi des mondes créés par de subtiles altérations du réel, et décrits par un «insider».

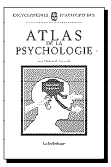
Reste alors pour nous, êtres quelconques, normopathes à la petite semaine, la question, toujours: Pourquoi tenir tant et tant à notre «c'est normal»? Pourquoi exclure l'autre, le différent, celui qui fait-pense autrement? De quoi nous protégeons-nous ainsi? Oui, de quoi?

A.B.B.

(1) Auditeurisme, devrais-je dire.
(2) Hans Asperger, psychiatre viennois, est un des premiers à avoir décrit et donné un nom à l'autisme dans les années quarante.

Oliver Sacks
Un anthropologue sur Mars
Seuil, février 1996, 426 p., Frs 41.30

Susan Baur
Dinosaur Man
Calmann-Lévy, 1993, 277 p., Frs 34.80



Hellmuth Benesch
Atlas de la psychologie
Livre de Poche, 1995, 511 p., Frs 47.80

Philip K. Dick
Les clans de la lune alphane
J'ai lu, avril 1990, 252 p., Frs 7.50

Le travail? Mais c'est la santé!

S'IL est un sujet qui donne aujourd'hui matière à publications, c'est celui du chômage. On voit paraître toutes sortes de documents, sociologiques, économiques ou historiques, qui tentent d'expliquer la situation présente et, pour certains, proposent des solutions. Rapide retour sur quelques parutions récentes.

Un livre pour une exposition

Chez nous d'abord (à tout seigneur…), parution du catalogue de l'exposition *Travaille qui peut!*, qui va venir cet automne en Suisse romande après avoir commencé sa carrière sur les bords de la Limmat (encore un coup de Swissair?). Ouvrage bilingue (allemand-français), joliment mis en page, il est constitué d'une série d'articles écrits soit par les commissaires de l'exposition, soit par des chômeurs qui ont participé à la mise en place de l'exposition. Ces chômeurs étaient (mal) salariés par le biais de programmes d'occupation de l'assurance-chômage, qui sont, rappelons-le, la forme «moderne» de mise au travail des chômeurs.

Un résultat plaisant, instructif à bien des égards. Saviez-vous que l'étymologie du terme «chômage» renvoie aux grandes chaleurs empêchant les travaux agricoles? Connaissiez-vous les œuvres privées ou semi-publiques qui, au cours du temps, sont venues en aide aux chômeurs? La *«Semaine du Kilo», la «Soupe populaire des chômeurs»*… Du travail (!) pour les bonnes volontés, patronnesses ou syndicales. Le principe cardinal de la lutte contre le chômage, la mise au travail (par de grands ou de petits chantiers, par exemple) apparaît comme une constante de notre histoire. Malgré quelques articles plus faibles, le catalogue est d'un bon niveau… et on se réjouit de voir l'exposition!

Reste qu'on peut méditer sur ce que signifie le fait qu'une société se trouve réduite à engager des chômeurs dans des pseudo-emplois, précaires et mal payés, pour produire une réflexion sur… le chômage. Le travail salarié, «normal», n'aurait-il donc plus d'avenir?

Le futur du travail

C'est à cette réflexion que se livre Bernard Perret, connu pour diverses contributions dans la revue *Esprit*. Pour ce faire, il remonte à la période où l'on considérait la croissance comme un fonctionnement social normal, oubliant, peut-être un peu vite, qu'elle avait des conséquences sociales… et qu'elle n'allait pas durer éternellement.

Bernard Perret rappelle que la société a érigé l'autonomie en valeur cardinale: c'est, selon lui, cette valorisation de l'autonomie qui explique par exemple que l'automobile (instrument par excellence de l'autonomie) soit au cœur des mythes de la société moderne (1) et du libéralisme.

«Le schéma de pensée libéral a pour lui une logique évidente, que chacun peut comprendre. Le travail s'échange sur un marché analogue à n'importe quel marché où s'échangent des biens économiques contre de l'argent: s'y rencontrent ceux qui offrent leur travail, qui cherchent à vendre leur énergie, leur disponibilité et leurs compétences, et des demandeurs, à savoir les entreprises, qui veulent embaucher pour produire plus. Le message libéral est simple, voire simpliste: si offreur et demandeurs étaient totalement libres de contracter à n'importe quel prix et pour n'importe quelle durée, il n'y aurait pas de chômage […]. *Le remède au chômage est donc évident: il faut supprimer les entraves réglementaires et les monopoles qui font obstacle à la liberté contractuelle, et réduire le montant des indemnités qui peuvent dissuader les chômeurs d'accepter de travailler aux conditions du marché. Cette vulgate pour bateleurs d'estrade est efficacement relayée par un discours savant qui introduit dans le modèle du marché pur et parfait autant de correctifs qu'il en faut pour laisser croire qu'il rend effectivement compte de la complexité du réel: viennent ainsi enrichir le schéma de base des hypothèses sur la rationalité imparfaite des agents (qui permet de comprendre pourquoi certains salaires ne s'ajustent pas selon la loi de l'offre et de la demande), sur le capital humain (qui permet de traiter le problème de la formation), etc. Au total, malgré tous les alibis scientifiques qu'elle se donne, il s'agit d'une approche extrêmement normative, qui inclut dans ses hypothèses de base des présupposés lourds de sens.»* (2)

Et Bernard Perret rappelle avec justesse les remarques de Karl Polanyi, qui écrivait, il y cinquante ans déjà, que *«l'homme agit de manière non pas à protéger son intérêt individuel à posséder des biens matériels, mais de manière à garantir sa position sociale, ses droits sociaux, ses avantages sociaux. Il n'accorde de valeur aux biens matériels que pour autant qu'ils servent cette fin.»* (3)

Pour qu'un individu trouve sa place dans la société, il faut qu'il trouve une utilité à son travail. *«Bien entendu, ce sentiment d'être utile appelle une reconnaissance, laquelle passe par la rémunération, mais aussi par toutes les contreparties sociales (droits, statut, formation, prérogatives diverses) qui définissent l'emploi. Ce que les économistes appellent marché du travail est, pour une part, un espace de troc psycho-symbolique: il ne s'y échange pas seulement un bien économique contre de l'argent, mais aussi un engagement contre une reconnaissance. La dimension de l'équité est essentielle à l'équilibre de cet échange: il faut que soit perçue une certaine proportionnalité entre l'effort fourni, la dignité reconnue et la rétribution obtenue.»* (4)

Sur des propositions de réforme du système, Bernard Perret est nettement moins convaincant, puisqu'il propose, essentiellement, la création d'une *«économie solidaire»*. Il la définit, en suivant Jean-Louis Laville, selon deux critères distinctifs (5):

• La construction conjointe de l'offre et de la demande au sein d'espaces publics de «proximité». Les entreprises solidaires naissent d'un projet collectif à visée implicitement politique, reposant sur la prise en compte des besoins spécifiques d'une population autant que de la volonté de créer de l'activité pour les personnes sans emploi.

• L'hybridation des logiques et des ressources. L'économie solidaire participe de trois économies différentes: l'économie marchande (la vente de biens et de services sur un marché), l'économie non marchande (le recours aux aides publiques) et l'économie non monétaire (la mobilisation du bénévolat, l'importance du partenariat, de l'entraide et des échanges informels).

Cela paraît encore bien vague et bien (trop) réformiste pour emporter l'adhésion. Mais il vaut peut-être la peine d'aller voir un peu plus loin ce qu'il y a derrière cette thèse de l'*«économie solidaire»*, aujourd'hui bien à la mode en France.

Et on peut le faire grâce à Bernard Enjolras, qui vient de publier un ouvrage sur le sujet. Il se pose la question suivante: *«Peut-on mettre en place un «marché providence» qui se substituerait à l'Etat providence?»*

L'«économie solidaire»: solution ou illusion?

Dans un premier temps, Bernard Enjolras réfléchit sur les facteurs de développement de l'économie solidaire. Il rappelle (à la suite d'André Gorz) que le service marchand crée une dépendance à la fois à l'égard d'autrui et à l'égard du système économique et social. *«Ce serait […] parce que l'échange entre les hommes est médiatisé par l'argent que la relation serait réifiée, aliénant ainsi le sujet à l'objet médiateur et détruisant par là même la relation humaine et sociale. La contrepartie de ce processus de réification est constitué par le détachement qui s'opère entre les échangistes: la médiation de l'argent permet de se libérer de l'emprise de la relation personnelle, l'échange médiatisé par l'argent ne crée pas d'obligation contrairement au processus d'échange qui caractérise le don* […]» (6)

Dès lors, selon Enjolras, le développement de l'*«économie solidaire»*, compromis entre les dimensions marchandes, domestiques et solidaires de l'échange, serait susceptible de rendre compatibles, d'une part, l'extension de la sphère formelle (les services organisés, publics ou privés) et, d'autre part, le réencastrement de l'économique dans le social. Dans cette perspective, les services organisés devraient désormais s'appuyer sur les solidarités de voisinage et sur l'entraide familiale. Le recours aux services bénévoles aurait pour conséquence de rendre plus efficace l'intervention professionnalisée, et permettrait en outre d'abaisser le coût de la production des services. Elle contribuerait ainsi à solvabiliser la demande. Suivent des modèles et la présentation d'expériences de régulation de la demande de maintien à domicile de personnes âgées dans divers pays.

Hélas, pas très clair, pas très lisible non plus… On ne peut s'empêcher de penser, en lisant Enjolras, que l'ensemble des discours sur l'*«économie solidaire»* et les emplois de *«proximité»* est un vaste foutoir, fait, pour l'essentiel, de poudre aux yeux…

Les emplois de «proximité»: à Genève aussi!

Ce n'est pas vraiment l'avis du Conseil économique et social de Genève. Ce docte collège a publié, en décembre 1995, un rapport sur le sujet. Il se base sur une analyse largement inspirée des thèses du précité Laville, qu'on peut résumer ainsi:

a. Il y a des licenciements, on n'y peut pas grand-chose.

b. Les nouvelles formes d'emploi, n'étant ni totalement publics, ni totalement privés (par exemple, les programmes d'occupation) se multiplient.

c. Il faut prendre ce phénomène en compte, et poser des principes servant de cadre à ces nouveaux emplois, dits de *«proximité»* s'ils consistent à fournir des services directs ou indirects aux ménages et aux individus.

Sur la base de ce raisonnement et n'imaginant pas de pouvoir renverser le cours des choses capitalistes, le CES propose tout simplement d'organiser ces emplois de *«proximité»*. Des associations vendraient, aux individus ou aux familles intéressées, des *«chèques emploi-service»*, servant à la fois de contrat de travail et de fiche de paie. Ces chèques permettraient la garantie du paiement des prestations sociales aux *«employés de proximité»* (ça fait bizarre de parler comme ça…). Un mécanisme tripartite (employeurs, employés, Etat) garantirait et contrôlerait ces services de *«proximité»* fournis par les associations. Ainsi, ceux qui auraient besoin d'aide pour effectuer des petits jobs seraient ravis, et ces employés (ces nouveaux domestiques, en quelque sorte) verraient leur couverture sociale assurée. Simple…

Des propositions largement contestables (et les syndicats genevois ne s'en sont pas privés), mais qui ont pour point positif d'ouvrir le débat sur ces «drôles de jobs».

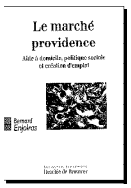
Il était temps.

J.-P. T.

(1) Bernard Perret, p. 25.
(2) Bernard Perret, pp. 63-64.
(3) Karl Polanyi, p. 74.
(4) Bernard Perret, p. 69.
(5) Bernard Perret, p. 279.
(6) Bernard Enjolras, p. 59, paraphrasant Marx.

Chantal Lafontant, Jacqueline Millet [dir.]
Travaille qui peut!
Exposition
Limmat Verlag et En Bas, 1996, 168 p., Frs 32.00

Bernard Perret
L'avenir du travail
Les démocraties face au chômage
Seuil, 1995, 337 p., Frs 41.10



Bernard Enjolras
Le marché providence
Aide à domicile, politique sociale et création d'emploi
Desclée de Brouwer, 1995, 253 p. s, Frs 45.90

Conseil Economique & Social de Genève (CES)
Les emplois de proximité
Rapport N°2, décembre 1985, 69 p. s, Frs 15.00 (environ)

Karl Polanyi
La Grande Transformation
Aux origines politiques et économiques de notre temps
Gallimard, 1984, 419 p., Frs 49.–

Faits de société

Informations inquiétantes sur l'état présent du peuple vietnamien

CHIFFRES-CLES DU VIET-NAM

	1991	1991	1993	1994	1995
Population (millions de dollars).....	67,8	69,3	70,9	72,5	74,0

L'AGEFI, le quotidien suisse des affaires et de la finance, 20 mai 1996

Avant tous les autres

Benoît & Van Hamme
L'affaire Francis Blake
Blake et Mortimer, 1996, 68 p., Frs 23.60

Fin septembre s'annonce un séisme publicitaire de forte magnitude : la sortie d'un nouvel album de la série Blake et Mortimer. Tous les polytraumatisés du *Secret de l'espadon* et du *Mystère de la grande pyramide*, qui aujourd'hui en sont réduits à suivre dans *Libération* les aventures du sous-commandant Marcos, seront sur les dents : les héros de leur enfance reviennent !

Le créateur, Edgar « Pé » Jacobs, fut un immense décorateur et coloriste de bande dessinée. Tâcheron d'Hergé, on lui doit certaines des ambiances les plus réussies de Tintin (*Les sept boules de cristal*, par exemple). Oubli, malice ou générosité envers ses héritiers et son éditeur, il avait laissé libre la poursuite de son œuvre. Si la mise en image de *Mortimer contre Mortimer* fut un barbouillage sans nom appliqué à son ultime scénario, l'album qui sort ce mois est une création, textes et dessins. Les héros de l'Empire britannique nous reviennent sous la plume et le tire-ligne de Ted Benoît, parodieur professionnel, capable de reproduire n'importe quelle série franco-belge, mais jusqu'à présent confiné dans des expérimentations graphiques plutôt échevelées. C'est un juste retour des choses, puisque Jacobs commença par plagier *Flash Gordon* sous l'Occupation. Les pages de Benoît sont d'une fidélité absolue : les postures sont outrées à souhait, le décor est on ne peut plus *Liberty*. Il a même glissé les traditionnelles plaisanteries pour initiés : Jacobs apparaît dès la deuxième planche sous les traits d'un représentant du *Home Office*. Rempli de « Oh ! » et de « By Jove » au bas de la page, le scénario est conforme à la matrice, avec ses didascalies innombrables et verbeuses, ses dialogues vieillis.

Nous ne dirons pas un mot de l'intrigue, non pas pour épargner nos lecteurs, mais parce que la publication en feuilleton dans *Télérama*, l'hebdo catho-cathodique, est loin d'être achevée à la date intolérable que nous impose l'irascible secrétaire de rédaction de *La Distinction*. Néanmoins, le choix de faire repartir Casquette et Barberousse à la suite de *La Marque jaune* ne nous a pas convaincus. Pourquoi situer le récit au milieu des années cinquante, alors que Jacobs s'était efforcé, d'une manière très idéologisée certes, de refléter une certaine actualité ? Suspectons que la réponse gît quelque part du côté des oukases prononcés par les autocrates du marketing.

Et surtout, planche 46 d'où nous vous écrivons, nous attendons toujours le premier élément de science-fiction. Pas le moindre robot ivre, nul rayon maléfique, aucun ordinateur pervers, ni même un Jupitérien obèse… rien ! Grande nouveauté, il y a bien une femme qui joue un certain rôle, mais ceci compense-t-il cela ? *(M. Sw.)*

Nos amies les Lettres romandes

Un roman vaudois au titre prémonitoire...

« *En réalité, son cœur était comme un poste de radio mal réglé où, en-dessous d'un grave discours, on entend une lointaine et délicieuse musique : en écoutant mieux, elle eût entendu la voix d'Aimée qui répétait : "N'aie pas peur, Yette, tout ira bien."* » Ainsi finit, sur une note positive, *Tout ira bien*, ce beau mais tragique roman vaudois (1), hélas méconnu, qui raconte les amours d'Henriette Vernand de Sugy, dite Yette.

Yette aime Lucien Crozat. Elle a toutes les raisons de le faire : *« Lucien Crozat était un jeune homme heureux : intelligent, fort et travailleur, ayant un caractère agréable qui le faisait aimer, il était d'une famille honorable et aisée… Son père était un tel brave homme qu'on le citait à cinq lieues à la ronde comme la perle des bons Vaudois, gai, hospitalier, toujours prêt à décrocher la clef de la cave pour y conduire un passant. »* (p. 32) Mais Lucien est sous la coupe de sa maman. *« Lucien vécut* […] *entre une mère ardente au travail, les mains au gouvernail et les yeux fixés sur la caisse d'épargne, et un père bon enfant et va comme je te pousse que sa femme houspillait. »* (p.36) Et elle ne voit du tout d'un bon œil le mariage de son fils avec Yette, comme le montre le saisissant dialogue qui suit, entre Lucien et sa mère :

La mère : « – Ah ! oui, je crois… une assez jolie fille, avec des gros yeux.

– Elle est très jolie, elle a des yeux superbes.

– Peut-être bien, mais tu peux quand même attendre à demain pour la demander, avec ta mine de papier mâché, tu serais dans le cas d'être refusé.

– Ce n'est qu'une formalité, dit Lucien, elle m'a déjà accepté hier.

Le ton détaché et un peu persifleur de sa mère le vexait.

– Qu'est-ce qu'elle a ? se demanda-t-il, si elle trouve mieux, sous tous les rapports, qu'elle le dise… Moi, j'ai assez cherché. » (p. 43)

La mère de Lucien manœuvre si finement que Lucien hésite… *« Les semaines qui suivirent furent pour Lucien mauvaises et tourmentées. Lui, qui savait toujours ce qu'il se voulait, se trouvait tourmenté par l'indécision… Abandonner Henriette dont, depuis deux mois il était le fiancé, et quel fiancé !… Le fiancé sur lequel on compte comme chaque matin on compte sur le lever du jour, sur lequel on s'appuie avec autant de confiance que sur une barrière scellée dans le rocher…* […] *Et c'était cette grande et belle confiance qu'il était sur point de trahir ! »* (p. 61)

Il la quitte. Elle est malheureuse, si malheureuse. D'autant que Martial, le paysan d'Epagny, lui tourne autour, encore et encore, et que sa maman, sa propre maman, aveuglée par la douleur d'avoir perdu sa fille cadette, la repousse.

Un grand roman, qu'on espère voir réédité bientôt, par un de ces éditeurs qui savent si bien mettre en valeur les écrivains du terroir (Bernard Campiche, par exemple).

J.-P. T.

(1) Si Louisa Musy n'avait écrit ce beau et vrai roman, un autre aurait dû l'écrire. Et qui mieux que l'auteur du *Portait des Vaudois* aurait pu le faire ? Jugez un peu.

Louisa Musy
Tout ira bien, roman vaudois
Spes, Lausanne, s. d. [1940], 159 p., Frs. 3.– [1940]

Campagne pour la réhabilitation morale des critiques littéraires romands

«…l'écrivain de Ropraz revient souvent dans les discussions visant à évaluer la place de chacun sur le marché noir de l'influence littéraire. Certains parlent d'un habile manipulateur, maniant la flatterie et la crainte qu'il inspire, familier des voies tortueuses. Et on laisse parfois entendre qu'il aurait des critiques à sa solde : Gilbert Salem, Jean-Louis Kuffer de 24 Heures, *ou l'auteur de ces lignes (quand il a le dos tourné). Quant à Jacques Chessex, il ne veut plus entrer dans ce genre de discussions :* "J'ai publié *Carrabas* [sic] en 1971 pour me désencombrer d'une certaine Suisse étriquée. Je suis Vaudois, j'écris dans la langue française et mes livres parlent pour moi." »

Michel Audétat, « Scènes de famille chez les écrivains romands », in *L'Hebdo*, 31 juillet 1996

Dans son dos ! Ils ont osé ! Sur la base de simples rumeurs ! De mauvaises langues se permettent de traiter de lèche-bottes les plus impartiaux des critiques littéraires romands, sapant par là la crédibilité sans tache de la presse européenne, de notre littérature régionale et de nos auteurs universels. C'en est assez, il faut réagir :

La Distinction **offre un splendide abonnement annuel gratuit à tous ceux qui lui enverront copie des nombreux articles où Michel Audétat, Gilbert Salem et Jean-Louis Kuffer (*après* son passage aux éditions Bernard Campiche) expriment des doutes, des réserves voire une légère désapprobation au sujet d'un ouvrage, d'une prise de position ou de n'importe quel autre aspect de la vie ou de l'œuvre de Jacques Chessex. Un adjectif prenant une distance, un sous-entendu ironique ou une simple légende idiote pour une photographie suffisent, mais les allusions codées –comme la falsification du titre d'un roman, voir l'extrait ci-dessus– ne seront pas admises. Dès que la récolte le permettra, une exposition des preuves sera organisée afin de clouer le caquet et au pilori ces diffamateurs qui nous importunent depuis trop longtemps.**

L'Association romande de chessexologie, quant à elle, promet l'abonnement perpétuel au *Périphériscope* pour le critique littéraire d'investigation qui, à l'instar de ses intrépides collègues des rubriques politiques ou économiques, découvrira et publiera la somme –modique car *« ses livres parlent pour lui »*– payée par la Bibliothèque nationale suisse pour l'achat des manuscrits du Mont-Suchet des Lettres vaudoises.

Ainsi la vérité triomphera ! Ah non mais des fois !

Vie des sectes

Les adorateurs de l'ampoule

Home et Hobby, 8832 Wollerau

LA DISTINCTION NÉCESSAIRE

Commentaires d'actualité envoyés exclusivement par télécopie, parution imprévisible
Gratuit pour les abonnés au journal : envoyez votre n° de télécopieur à *La Distinction*, case 465, 1000 Lausanne 9 ou par fax au Centre de Recherches Périphériscopiques, 037/75.10.73

Dans le cirage

A côté de leurs pompes

A nouveau des nouvelles de Boyd dont on était sans. Ces dix récits nous présentent une série de personnages aussi sympathiques qu'ils sont à côté de leurs pompes. A commencer par Westley Brillant, héros de *Jamais vu le Brésil*, déjà pas satisfait de son nom : *« C'était le nom le problème, il le voyait bien. Le problème gisait là, sans conteste. Parce que… parce que si vous n'étiez pas content de votre nom, il s'en rendait compte, alors un certain stress, pas énorme, mais continu, pesait sur votre psyché, la perception de votre moi intime. C'était comme être condamné à porter en permanence des chaussures trop petites : on pouvait continuer à marcher mais on souffrait toujours d'une certaine étroitesse d'un ou deux cors aux pieds, un manque de naturel dans la démarche. »* Contraint de subir des collègues qui discutent bagnoles, une fiancée employée de banque (Pauline, avec de jolies jambes) et une mère qui lui fait des remarques sur ses complets, notre Brillant de héros n'a que la solution de rêver du Brésil, de bossa nova et d'une nuit avec une serveuse de bar au nom de cocktail. « Weseley, *dit-elle avant d'écraser sa cigarette puis de grimacer : ce soir, je crois que je veux me saouler… Voilà, tu y es, se dit-il. Voilà. Ça y était. Ce moment contenait la gigantesque différence entre une Pauline et une Margarita. Une tisane de menthe et une vodka sans glace. Il sentit ses entrailles défaillir sous l'effet d'un effrayant désir. »* La nuit d'amour est un échec car la Margarita, fantasmée brésilienne, s'avère italienne et rien ne va plus…

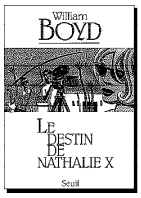
Dans *L'amant de rêve*, un adolescent fournit des jeunes filles à un camarade-fils à papa contre des boissons alcoolisées qu'il finira par payer, le papa du camarade en question ayant fermé le robinet de la carte de crédit. Qu'importe, le looser tiendra sa revanche en faisant croire à l'autre que lui, il baise.

Coincés dans un rôle comme dans des chaussures trop étroites

Il y a presque toujours dans ces récits un décalage : une décoratrice se remémore ses amours estudiantines pendant la pose de l'enseigne d'un débit de hamburgers (*Continuité souple*) et un cadre s'envoie des coups de gnôle aux toilettes pendant un repas d'affaires dans le restaurant le plus sélect de Londres (*Déjeuner*).

Bref, on repense au diplomate obèse qui sue son ennui en Afrique d'*Un Anglais sous les tropiques*, à ces personnages de Boyd coincés dans un rôle comme dans des chaussures trop étroites. Dans *Le Destin de Nathalie X*, les aventures de ces anticonformistes malgré eux sont prises dans des constructions narratives souvent originales : interview des protagonistes de l'histoire, compte rendu de déjeuners pendant une semaine, etc. Ces exercices de style largement réussis montrent qu'au contraire de ses personnages, Boyd est à l'aise dans sa peau de romancier. Quoique : Boyd est aussi scénariste et *Un Anglais sous les tropiques* a été adapté à l'écran.

J. M.

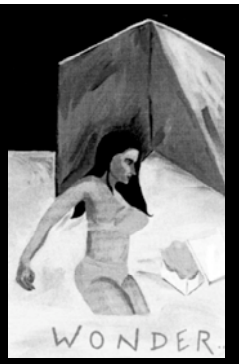


William Boyd
Le destin de Nathalie X
Seuil, mai 1996, 245 p., Frs 32.70
[William Boyd a été récemment et massivement édité en poche dans la collection Points.]

(Annonce)

Exposition

Tronches de vie
croquées par
Silvia Weber



Vernissage
le 3 octobre
dès 18h00
Du 4 octobre au 2 novembre
Galerie Basta !
Petit-Rocher 4 Lausanne

Baskets et manches de pioches

Eloge de la manif

A feuilleter *Jours de manif*, on sent comme une brise légère et fraîche qui nous caresserait la nuque par temps caniculaire. On sent comme une montée de jeunesse, alors que déjà le premier cheveu blanc n'est plus qu'un lointain souvenir. Ah, la manif contre la dictature au Portugal ! Ah, les samedis de « Lausanne bouge » ! Ah, la belle marche contre la poubelle nucléaire de Lucens !

Cet exercice fait donc du bien, après et longtemps après, lorsqu'on se souvient. Mais il fait du bien sur le moment, aussi. La manif, comme le dit Marc Augé dans la préface, est un rite. C'est-à-dire qu'au-delà de ses objectifs déclarés, (contre un pouvoir scélérat, pour une révolution aussi lointaine que paradisiaque, pour soutenir une occupation d'usine), elle a des effets indirects, secondaires mais bénéfiques, –au contraire des antidépresseurs par exemple.

Quel est le comble de la manif?

Descendre dans la rue unit les manifestants. Activité éminemment sociale, la manif vise à étendre cette union aux spectateurs, avec l'idéal pour certains, le « comble de la manif » : qu'elle débouche sur la grève générale (sorte de feu d'artifice social : ah, la belle rouge ! ah, la belle noire !).

Il y a dans cette pratique l'idée de recommencement, l'idée que l'on peut « décider que l'histoire n'est pas finie ». Une chose est sûre, personne ne sait ce qui va suivre, ce qui va être provoqué : extinction des enthousiasmes ou embrasement irradiant. Voilà une idée qui fait tourner la tête.

Cette union inhabituelle et souvent illicite donne aussi le doux plaisir de transgresser l'ordre des choses, d'occuper des espaces interdits, de mettre à mal quelques tabous, –et ces vertus ne sont pas à négliger.

La manif, comme la marche à pied, peut être pratiquée par toutes et par tous, jusqu'à un âge avancé et depuis l'âge le plus tendre. Cela n'est pas le moindre de ses avantages. Ce livre le prouve puisqu'il contient des photos –beaucoup inédites– de toutes les variétés de manifestants répertoriées à ce jour, mais la liste est infinie… antinucléaires, panthères grises, homosexuels, lycéens, femmes, antimilitaristes et soldats masqués, employés et ouvriers, paysans et marins-pêcheurs, antiracistes, motards, squatters…

Décentrement et exotisme à domicile

Et bien sûr, la manif, c'est aussi l'occasion de découvrir les autres villes d'un point de vue tout à fait inédit, et surtout de redécouvrir la géographie de sa propre ville sous un angle singulièrement nouveau. Depuis le milieu de la route, la perspective change, des petites ruelles habituellement dédaignées peuvent se révéler soudain singulièrement utiles pour fuir une charge de la police, comme les immeubles à double entrée, les fausses impasses et les cours intérieures. Les amateurs de décentrement et d'exotisme à domicile peuvent y trouver également leur compte.

Et puis il y a ce petit ou ce grand frisson, cette tension et cette excitation qui rappelle les courses d'école et la saveur du risque pris : vertige de s'élever au-dessus du quotidien.

Ce livre de photos émouvantes a, de plus, un petit côté utile : il recense les accessoires ordinairement utilisés et qui ont fait leurs preuves : mégaphone, citron, banderole, foulard et molotov, casque et sabots, robe paysanne et barre de fer.

C. P.

Michel Field
Jours de manif
Textuel, 1996, 224 p., Frs 70.50

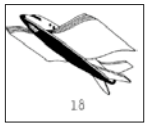
Paris, 1er mai 1977

Nouveaux médias

Le CD-rom du NQ

Très interactive et passionnante, cette galette donne à voir et à entendre les rédacteurs vedettes du quotidien local que l'Europe entière nous envie. Des organigrammes palpitants et des analyses de marché renversantes retiendront l'attention des adolescents et des internautes.

Quelques découvertes chiffrées : on y apprend par exemple que *« Dix-huit compagnies d'aviation offrent le Nouveau Quotidien à leurs passagers à plus de 10'000 mètres d'altitude. »*



Ou qu'il a fallu 320'280 tasses de café à la rédaction pour obtenir 5 prix de journalisme, ce qui met le prix à 64'056 doses de caféine, avis aux concurrents ! *(M. M.)*

Pour Mac et PC, écran deux couleurs (noir et violet), payant (mais si !)

Les 28 chiffres

Faits de société

Le goût du pittoresque revient en force dans les classes possédantes

« Je reste convaincue qu'il faut individualiser l'aide sociale. L'attribution de ces aides doit se faire à un niveau plus proche des gens. Et des gens refusent qu'on les aide. A Paris, un SDF a élu domicile sous la fenêtre de mon bureau. Il s'est installé avec des cartons et a bricolé un toit en plastique pour se protéger des intempéries. Il vit là depuis un an et demi. Le SAMU est souvent passé lui demander s'il avait besoin d'aide, mais il la refuse. »

Barbara Polla, médecin et députée libérale à Genève, in *Le Nouveau Quotidien*, 12 avril 1996

(Annonce)

Nos locaux de Chauderon ont été rénovés, venez essuyer les plâtres avec nous !

Vendredi 27 septembre dès 17h00

Grand troc de livres de poche entre lecteurs et lectrices

Ne venez pas les mains vides : apportez les livres que vous souhaitez échanger

Librairie Basta !
Petit-Rocher 4

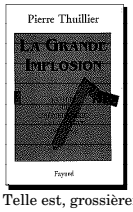
Bientôt à la TV

A cent sous de l'heure

Des kilos d'explosifs pour un gramme d'humour pince-sans-rire, plusieurs rôles masculins de poids pour un ou deux rôles féminins anecdotiques, des acteurs obligés d'en faire des tonnes, des morceaux de bravoure à la pelle, un soupçon de psychologie bon enfant, un site pittoresque, un compte à rebours implacable : comment distinguer *Rock* de *Mission Impossible* ? Même produit surgelé au nationalisme américain, lyophilisé au « politiquement correct », ignifugé au moralisme puritain. Subversion majeure, les méchants se battent pour une bonne cause dans *Rock*, la fin de la guerre froide a fait éclater l'esprit de clan dans *Mission Impossible*. Mais, consolons-nous, tout rentre dans l'ordre avant la fin, qui se fait tout de même attendre respectivement 2h15 et 1h50, le temps, entre autres suggestions, de réviser vos classiques, de faire votre liste de commissions pour la semaine et, même, de penser à un cadeau pour la cousine Simone.

Assommée coup sur coup par ces deux uppercuts au cerveau, je comptais me refaire une santé avec *Crash*, dont j'espérais quelques exercices périlleux de gymnastique intellectuelle. Raté. Ce film qui sent le soufre m'a finalement fait un effet proche du zéro : incolore, inodore et sans saveur, il m'a fait regretter l'érotisme torride d'Emmanuelle Béart et le sens de la répartie de Tom Cruise. C'est dire. *Crash* est si inepte que les passe-temps évoqués plus haut ne m'ont pas suffi pour patienter jusqu'à la fin. Je demande donc aux cinéphiles généreux de me communiquer leurs idées de génie pour rester deux heures tranquille dans le noir. (*V. V.*)

La science avance



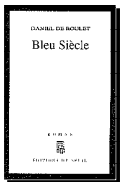
Pierre Thuillier
La grande implosion
Fayard, septembre 1995, 479 p., Frs 40.30

Nous sommes enfermés dans une voiture qui file à 200 km/h contre un mur, les portes sont soudées, la direction ne répond plus, la commande électrique des vitres s'est encore une fois bloquée, et la radio est cyanolitée sur *Couleur 3* à pleins tubes. Telle est, grossièrement résumée, la thèse que développe Pierre Thuillier, éminent historien de l'irrationalité des sciences, dans un document de catastrophe-fiction, sous-titré « rapport sur l'effondrement de l'Occident 1999-2002 ». Il nous explique en détail le pourquoi de la catastrophe à venir, sans rien dire sur le plus intéressant –mais aussi le plus difficile à esquisser : comment, en commençant par quel bout, à la faveur de quelles circonstances le système va-t-il s'écrouler ?

Ravages de l'esprit technique, obsession du profit, perte du sens, déculturation des élites et des populations dans leur ensemble, le diagnostic ne peut susciter que l'approbation du lecteur honnête. Mais ce même lecteur, avec toute son honnêteté, parviendra-t-il au bout de ce collage de citations, épuisant de redites et d'enfoncement de clous, à côté duquel le *Monde Diplomatique* brille par son humour ? (J.-F. B.)

(Annonce)

Signature-lecture



Daniel de Roulet
Bleu Siècle
Editions du Seuil, 208 p.

« L'industriel presque centenaire Paul vom Pokk ressasse un siècle d'une histoire qui se confond à celle de sa propre puissance. Le vieillard s'apprête à léguer au monde « Bleu Siècle », formidable entreprise de simulation humaine basée sur l'informatique. Pendant ce temps-là, la très jeune Kumo éprouve les joies virtuelles de la « simulette », console vidéo en trois dimensions, mais aussi instrument de contrôle permanent fauteur de crises d'épilepsie. Entre le vieillard immobile et son arrière-petite-fille sillonnant le monde, s'engage une course-poursuite où tous les coups sont permis, à la frontière du réel et de ses simulacres. D'un côté, le regard lucide et amer d'un fabricant sur un monde qui s'effondre ; de l'autre, la réponse naïve d'une enfant que fascinent les nuages… les merveilleux nuages. »

le 24 octobre, à partir de 17h00 à la librairie Basta ! Rue du Petit-Rocher 4

Minna Bona

1983 : Journal d'Afghanistan

(suite)

En 1983, pour Médecins sans Frontières, Minna Bona travaille six mois dans une vallée afghane. Chaque jour, ou presque, elle note dans un carnet à couverture cartonnée gris-bleu ce qu'elle voit et ce qu'elle vit : son *Journal d'Afghanistan*, que nous publions avec les commentaires nécessaires à sa compréhension, mais sans grandes retouches...

7. 7.

Bassir arrive enfin, petit homme à grande allure, barbe noire, cheveux brillants, yeux pétillants de malice. Il est entouré d'une multitude de mudj. Il est un peu malade, auscultation de notre premier patient. Cet endroit n'est qu'un quartier général. Notre hôpital est encore à deux ou trois jours de marche d'ici. On doit attendre et on fait des consultations sur le pouce, comme pendant le voyage, mais ça devient pénible de ne pas être chez nous.

8. 7.

Ça va toujours bien, on passe de meilleures nuits. Repos jusqu'à sept heures, sept heures et demie, on récupère de notre immense fatigue. Bien mangé, des pommes de terre en sauce avec cerises chaudes, du foie grillé. Repos baignade au torrent, lessive.

9. 7.

On va chez Bassir, voir sa femme et pour déjeuner. Une demi-heure de montée sur des sentiers de chèvres. De loin, on voit la base russe, pas si loin que ça ! Retour ici, visite aux femmes du village. Invitées dans toutes les maisons.

11. 7.

Ce soir, grande surprise, on nous fait manger sur la terrasse où on dort, car il y a beaucoup d'invités à l'intérieur. Marque notable d'un certain dédain. Si Bassir était là, ça ne se passerait pas comme ça. L'horrible Cocal se sent obligé de manger avec nous ! Parmi les invités un faux-cul que l'on sent fourbe, avant de savoir son nom, c'est ce cher Dr Lala, qui a escroqué Gérard et Juliette [*deux médecins de MSF*] et qui veut certainement réitérer avec nous.

Je finis *Les cavaliers*, de Kessel, que j'ai dévoré en deux jours. Des descriptions tellement proches de ce que l'on voit tous les jours : je m'endors avec des cavaliers plein la tête.

12. 7.

Réveil à sept heures et quart. Bien dormi. Le ciel est très sombre, il a plu une bonne partie de la nuit.

Au déjeuner, on a droit à des œufs, dont un est malheureusement pourri ! Ça me coupe un peu l'envie ! Je les digère en plus très mal ces jours. Toujours des diarrhées dès que j'arrête les médicaments.

Le soleil commence à poindre pendant que j'écris. Le gris se déchire et laisse place à un ciel tout bleu, neuf, tout propre.

Belle journée, malheureusement à ne rien foutre, ou presque. Ça commence sérieusement à peser cette inactivité. Je fais tous les matins une injection de streptomycine à un jeune tailleur mudjahid tuberculeux. Il a un petit sourire triste et résigné. Que puis-je faire de plus pour lui, sinon lui transmettre un peu de courage et de patience.

13. 7.

On devrait partir aujourd'hui pour Shel-i-rurd mais non, toujours pas. C'est dur de voir les jours passer sans travailler correctement. Quand donc serons-nous enfin entre nos murs ?

Ce matin, nouvelle baignade à la rivière. C'est tellement agréable de se laver et de prendre du temps pour soi. Je lave mes habits. J'ai sorti depuis quelques jours mes vêtements de femme et je me sens à l'aise dedans. Ogi m'a fait un compliment ! en me disant que cela m'allait très bien. Lui, le pur et dur, intransigeant, fait des compliments aux *french tabiba* !

On a eu une discussion épique avec lui à propos de l'islam et de Khomeini. Il est tellement fanatique et intelligent qu'un jour, il sera dangereux. Il s'est tellement énervé que nous avons dû arrêter la discussion, de peur qu'il se fâche pour de bon. Il était gris de rage et tremblait de colère. Khomeini est tout pour lui. Et il n'est pas le seul. Si les Russes s'en vont, que va devenir ce pays ? Déjà des envoyés de Khomeini prospectent et convertissent à mort. Les femmes déjà si peu libres, que deviendront-elles ! On ne les verra définitivement plus.

J'ai fini *Haute mer*, mais j'ai encore en tête *Les cavaliers*, si merveilleux à lire ici.

14 juillet

Fête nationale française. Pour moi, les pétards sont des pets de plus en plus forts et douloureux. Quatre heures et demie du matin, à côté, ça bavarde. Je me lève pour aller aux WC. A nouveau des diarrhées terribles, jaunes pâles et qui moussent. Le pain mal cuit fermente dans nos intestins fatigués. Je reviens et Ogi me demande si je veux déjeuner. Ils sont une vingtaine de mudjahiddins, à boire du *chirtchaï* et à manger du pain et des petits biscuits sans goût, archi-secs.

Je m'assieds parmi eux. Soufi est là, ce superbe et sympa mudjahid qui nous a attendus à la rivière et escortés pendant la nuit après le bombardement. Il tenait mon cheval et me demandait toutes les minutes : «*Shafiqa, rhub hasti ? Coim bigi Shafiqa, nom'e ma ? Soufi ! Rhub*. Shafiqa, ça va ? Accroche-toi, Shafiqa ! Quel est mon nom ? Soufi ! Bien !»

Et me voilà soudain à penser à l'aberrant de cette situation et à me dire que jamais je n'aurais imaginé vivre un truc pareil. Petit-déjeuner avec vingt mudj, en armes, encore un peu endormis ; dehors, le soleil lèche déjà les collines avoisinantes, bien exposées. Les oiseaux appellent, un âne brait au loin et des voix fortes se répondent. Le bruit perpétuel de la rivière en contrebas, l'odeur de nuit et de pieds, odeur fauve de tous ces soldats qui ont tellement marché dans les mêmes habits. Tous ces regards qui me dévisagent, soupèsent. Ils se demandent ce

Deux moudjahiddins et *Les cavaliers* de Kessel dans l'édition folio

que je représente. J'échange quelques mots avec Soufi, qui va s'en aller au Pakistan. Il a un regard chaud, brûlant, même. Il doit déjà avoir connu des femmes, cela se sent dans sa façon de me regarder, alors que les autres... Ils sont tous tellement jeunes, il y a un mudj de quinze ans, n'ont pratiquement jamais vu de femmes. Ogi, par exemple, dix-neuf ans, et qui m'a fait cette sortie incroyable à Argou ! Il me parlait des plantations d'opium, innombrables ici, et me disait que beaucoup de gens, sur les bords de l'Amour Daria, fument de l'opium. Je lui dis, en anglais, qu'en français, amour signifie *love*. Et lui qui me demande : «*What does love mean* ?» J'étais tellement estomaquée que je n'ai pas pu lui répondre.

Et je bois ce thé salé avec ces soldats afghans purs et durs et en même temps très chaleureux avec moi ! Contrairement aux trois autres, je parle tout le temps farsi, même avec plein de fautes, mais je cherche les mots dans le dico et je cause. Et cela, ils apprécient énormément. A tel point que quand les autres essaient de dire quelque chose, Orojon, le petit mudj de quinze ans qui s'est enfui de Faisabad il y a une année après avoir volé une kalach à un Russe me dit : «*Shafiqa, chou bougou* ? Qu'est-ce qu'ils veulent dire, explique-moi !» Il me dit tout le temps aussi : «*Te rhub farsi mefami, digar ne* ! Tu comprends bien le farsi, n'est-ce pas ?» Il me le dit devant les autres, et je vois le regard glacé de jalousie de Marjolaine !

Avec elle, je n'ai pas de plaisir à travailler, elle est tout sauf spontanée, ce n'est vraiment pas drôle de discuter avec elle. Heureusement, les deux garçons sont sympas et je me confierais plus volontiers à Paul, l'homosexuel, qu'à elle. C'est le plus pénible ici pour moi : ne pas être avec une fille sympa à qui je puisse faire des confidences.

Note que je n'ai pas beaucoup de confidences à faire. Pas comme Paul ! Depuis qu'il nous a dit qu'il était homosexuel, ce qui a bien détendu et changé la situation, il ne parle que de ça. Ses amants, ses problèmes, ses rencontres. C'est intéressant et de plus, mes relations avec lui sont nettes et sans problèmes.

Au début de ce journal, j'avais un peu décrit les caractères : je peux maintenant revoir mon jugement.

Paul donc, l'homosexuel s'est avéré être plein de connaissances et très intéressant. Il nous apprend beaucoup et parle beaucoup de lui. Il est un peu facho, des idées très arrêtées et ça, ça me dérange.

Philippe, toujours égal à lui-même. Il a été très malade pendant le voyage et a perdu quinze kilos. Il est faible et a perdu de son énergie. Il s'énerve facilement avec Paul et monte vite le ton. A part ça, il reste super sympa et un copain précieux.

Marjolaine n'a pas changé. Très peu naturelle, l'air d'avoir avalé un manche à balai. Pendant le voyage, elle a fait deux fois des coliques néphrétiques. Au Panshir, puis de nouveau à Daraim et même depuis Teshkan. On a dû, avec Paul, hausser le ton. Elle voulait des injections de Baralgine, que nous lui avons faites, mais par contre elle avait oublié de se munir d'anti-inflammatoires. Paul a gueulé car il lui a dit que pour une chose si grave, elle aurait bien pu se prendre un peu en charge. Sachant au départ de Paris ce qu'elle avait, elle aurait dû prévoir des médicaments personnels en suffisance. Et de plus, il fallait lui dire tous les quarts d'heure de boire, boire, boire, et elle disait d'une petite voix faible : «Mais j'en ai pas envie». Je l'aurais baffée !

Je sais que cela est très douloureux, mais quand même, quand on se sait sujet à des problèmes de ce type, et en plus pour un long et dur voyage comme celui que nous venons d'effectuer, on prend des précautions. Quand, au petit-déjeuner, elle demande d'un ton pincé «Qui a lu les *Entretiens* de Confucius ?», je vous jure que le thé passe de travers. Elle ne lit que des poèmes, Verlaine et Rimbaud (que j'aime beaucoup, d'ailleurs), avec l'air inspiré, la tête penchée de côté et le regard mélo.

J'aurais envie de la prendre par les épaules et de la secouer un bon coup pour lui faire perdre cette rigidité, qui est autant intérieure qu'extérieure. Elle est tellement prude qu'elle ne se lave jamais nue devant nous ! Ça me fait doucement rigoler !

Je me défoule un peu, ça fait du bien. J'ai plutôt bon caractère d'habitude et je m'adapte bien aux gens, mais elle, vraiment, je ne peux que difficilement l'encadrer.

Enfin, il faut que je taise mon aversion pour elle et que je fasse contre mauvaise fortune bon cœur. Il vaut mieux vivre ici en bonne intelligence.

Au retour, j'aurai plaisir à revoir Paul et Philippe, ainsi que Marguerite et Marie-Andrée. Mais elle, Emile et Allan, ça ne me fera rien si je ne les vois plus, mais alors rien du tout !

Je me demande ce que deviennent les autres, à Teshkan. Pour eux aussi, je peux revoir mes portraits. Emile s'est avéré hypernerveux, colérique et rancunier. Le fait d'être séparé de Marjolaine l'a poussé à faire la gueule pendant trois jours à Teshkan, jusqu'à notre départ. Comme si leur «amour» (pour moi, ce sont deux personnages à la dérive, qui s'accrochent l'un à l'autre pour ne pas couler) était démoli par notre faute.

Marjolaine est à coup sûr anorexique. Elle parle toujours très doucement, répète à longueur de journée qu'elle a faim et quand elle est devant le repas, elle chipote et picore à peine. C'est d'un énervant ! Je dois vraiment faire un effort pour ne pas lui rentrer dans le cadre.

[*Je suis effarée en me relisant, de voir la rage et la rancune développée contre la plupart des participants. Ce journal était le seul moyen de me défouler.*

La difficulté de cette mission cristallisait les tensions et il m'était impossible de parler de mon malaise relationnel. Peut-être peur que le conflit interpersonnel ne prenne des dimensions trop grandes. Toujours est-il que ces lignes sont très dures à relire, mais, sur le moment, la faim, la fatigue et la peur, bien que je le nie, étaient ma réalité.]

J'en ai discuté un peu avec Paul, et il ressent exactement les mêmes choses que moi ! Heureusement, et je suis pas seule à penser ainsi et ça me rassure.

Avec Paul et Philippe, on parle cuisine tout le temps. On échange des recettes, on rigole et on passe le temps agréablement. Elle propose aussi des recettes, mais d'un ton tellement peu naturel, on sent qu'elle se force pour entrer dans le jeu et ça ne colle pas.

J'ai promis aux garçons de leur faire un Wellington avec des pâtes fraîches et un Soleil d'Hawaï, quand ils viendront me voir en Suisse.

[*Recette de Paul : Poulet à l'ail*

1 poulet de Bresse (saler, poivrer)

1 à 2 kg d'ail

Dans une grosse cocotte profonde, mettre un fond d'ail non épluché, poser le poulet par-dessus, l'entourer et le recouvrir d'ail. Fermer la cocotte, mettre à four très chaud (250°), pendant 50 minutes à une heure. Sortir le poulet, qui est doré à point. Servir comme accompagnement les gousses d'ail dont on extrait la pulpe en pressant dessus avec une fourchette. On peut servir avec des haricots verts et du riz.

Recette de Paul : Sauce pour asperges

Réduire trois grosses échalotes en purée. Cuire un œuf mollet (4 minutes). Mélanger son jaune avec la purée d'échalote. Ajouter une cuillère à café de moutarde. Monter en mayonnaise avec de l'huile d'olive, ajouter quelques gouttes de vinaigre. Battre un blanc en neige et l'incorporer à la sauce, poivre, saler, ajouter de l'estragon ou de la ciboulette, finement ciselés

Recette de Marjolaine : mousse au chocolat

Une tablette de chocolat de ménage, la faire fondre à feu doux avec une cuillère à soupe d'eau. Incorporer cinq jaunes d'œufs, cuire doucement, environ 20 minutes, au bain marie, laisser refroidir. Battre les cinq blancs en neige très dure, quand la crème a refroidi, incorporer tout doucement les blancs d'œufs, ajouter quelques zestes d'orange et de citron, mettre quatre heures au réfrigérateur.]

Paul m'a fait très plaisir : il m'a dit que son intuition du premier jour à mon sujet avait été la bonne et qu'il était très très content de bosser avec moi. Ça fait du bien !

(à suivre)